

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le nain

Emmanuel Dumège

Numéro 13, février–printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Dumège, E. (1988). Le nain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 77–78.

## Le nain

---

Emmanuel Dumège

Je lançai une balle de tennis dans une des fenêtres de la Kommandantur et pris mes jambes à mon cou.

Un géant en uniforme me porta par le col devant le commandant. Je posai contre mon oreille les pouces de mes mains aux doigts écartés comme des papillons d'encre et rapprochant les globes de mes yeux, tirant une langue insoupçonnée, je lui fis une grimace horrible.

On me jeta — que dis-je, on me lança dans un cul-de-basse-fosse.

Trois ou quatre Œdipe se mouvaient, gémissant, paumes en avant. Il y avait contre les murs des hommes aux langues arrachées; leurs yeux narraient ce qu'ils avaient subi.

Un bras sans main pendait le long du buste d'un homme endormi, le menton sur la poitrine.

J'exécutai quelques pirouettes. L'heure du salut avait sonné!

— Holà, brutes, imbéciles, holà, ouvrez! criai-je, frappant des poings, des pieds contre la porte.

J'ouvrais la marche, bombant le torse, roulant des muscles de mes épaules. Derrière moi me suivaient, chacun la main sur l'épaule du précédent, les quatre aveugles. Puis les muets; ils observaient de tous leurs yeux les soldats et les officiers qui, les pupilles écarquillées, nous regardaient défilé dans le hall vers la porte. Enfin l'homme à la main coupée qui de sa main restant tenait celle du dernier muet.

Nous traversâmes la place déserte; les pavés humides luisaient sous la lueur des réverbères.

Nous étions dans la forêt.

— Ami, me demanda l'homme à la main coupée. Maintenant, dis, où nous conduis-tu?

Et je sus que tous ils manifestaient de l'inquiétude.

Nous marchâmes encore.

L'étang était en vue que recouvraient des feuilles mortes; on eût dit de la terre ferme.

— Allez, dis-je au cortège, m'écartant. Tout près sont les partisans devant leurs feux.

Les premiers, les aveugles s'enfoncèrent dans l'eau boueuse.

J'y poussai avant qu'ils pussent faire un geste les muets et l'homme sans main.

Ils se laissèrent couler comme des ancrés; fichés ainsi que des colonnes dans le fond de l'étang; plantes aquatiques; protestations.

L'homme à la main coupée, seul, se débattit. La bouche gluante l'aspirait. Son bras privé de main sortait au-dessus de l'eau.

Déjà dans le fourré le bruit des bottes foulant le petit bois, le halètement des chiens avides.

Je n'avais pas mal évalué le temps qu'il leur faudrait pour nous rejoindre, le charme brisé.

Mais ils ne pouvaient plus rien contre les noyés.

Je me trouvais, quelques heures plus tard, à l'abri, au profond de la forêt. J'étais assis sur une roche; je pliai la carte sur mes genoux, l'éclairant au moyen de ma lampe de poche. À quelques centaines de kilomètres de là se trouvait un autre cachot, où des fantômes humains attendaient la délivrance.

Je me mis en marche aussitôt.

Emmanuel Dumège vit à Paris. 31 ans. Il collabore à diverses revues dont *NRF* et *Esprit* où il signe des rubriques sur la littérature étrangère. Il a déjà publié des nouvelles et des récits dans des revues françaises et canadiennes.